

“A mes bienfaiteurs,

“Micke Corebloem ne vous doit pas seulement la vie, mais aussi sa fortune et sa renommée. Elle ne sait comment le reconnaître. Accepté, de sa main, une petite partie des fruits de votre bienfait. Si ce présent ne pouvait pas contribuer à votre bonheur, servez-vous en pour faire en mon nom, à d'autres malheureux, le même bien que vous avez fait à Micke Corebloem.”

Ils se regardèrent tous les uns les autres, comme pour se demander l'explication de cette énigme. La signora Fioraliso voulait-elle dire que si on acceptait pas la montre il faudrait l'employer en aumônes ? C'était peu probable.

Victor prit le coffret des mains de sa sœur, l'examina avec attention, et leva un petit sachet de satin qui en cachait le fond... Tout à coup il pâlit, et quoiqu'un sourire éclairât son visage, il se mit à trembler de tout ses membres.

—Victor, Victor, mon pauvre fils, qu'as-tu ? demanda la mère.

—Ah ! grand Dieu ! en croirai-je mes yeux, s'écria le jeune homme en tirant quelques papiers de la boîte. Voyez, voyez, un billet de mille francs !... et encore un, et encore un, et encore ! Dix ! Dix mille francs !... Je les accepte de Micke Corebloem ; c'est ma délivrance, notre honneur, notre bonheur ! Ma mère, ma sœur, maintenant nous sommes riches ! Christine, ma chérie, nous nous marions immédiatement ! tout de suite. Réjouissons-nous et rendons grâces à Dieu.

Il sauta au cou de sa mère, et pendant quelques minutes ce fut, parmi tous les personnages de cette scène, un échange de baisers et un concert de joie.

Madame Leemans s'interrompit la première et s'écria, dominant le bruit.

—Oh ! mes enfants. Le vieux proverbe dit bien vrai : un bienfait trouve toujours sa récompense ? les dettes de cœur sont sacrées, et vous voyez qu'elles rapportent parfois de beaux intérêts. Ah ! l'heureux coffret ! Dire qu'il contient le bonheur de toute une famille !

—Nous sommes riches... riches ! exclama le jeune homme. Christine, faites vite faire votre robe de noce ! Une vie nouvelle et brillante commence pour nous. Renfermez cet argent. Je prends un billet de banque de mille francs. Je cours chez M. Groothans. Je ne veux pas que le soupçon plane sur moi une minute de plus. Je reviens tout de suite, libre, fier, heureux ! Christine, aller appeler votre mère ? Nous ferons une petite fête, et nous boirons un verre de vin en l'honneur du bon ange que Dieu nous a envoyé... Oh ! merci, merci, Micke

Corebloem !... Dansez, sautez, soyez gaies jusqu'à mon retour.

Et il sortit de la maison en courant.

CONCLUSION.

Il n'y a pas longtemps je rencontrai un de mes amis qui faisait une quête dans Bruxelles au profit d'une pauvre veuve malade, et de ses enfants. Il était heureux, car ses efforts avaient réussi et il espérait encore obtenir une souscription très considérable dans une maison située à l'autre extrémité de la ville.

N'ayant rien de mieux à faire ce jour-là, je l'accompagnai, et il me raconta en détail l'histoire d'un négociant qui avait autrefois sauvé la vie à une pauvre fille, et l'avait aidée, par ses bienfaits, à devenir une célèbre cantatrice. Il ne savait pas l'histoire jusqu'au bout, mais ce dont il était certain, c'est que le négociant avait pris la cantatrice pour commanditaire, et que c'était à cette association qu'il devait sa rapide fortune.

Il me parla avec les plus grands éloges de la bienfaisance du négociant, mais surtout de l'inépuisable générosité de sa mère et de sa femme, qui étaient enchantées chaque fois que l'on faisait appel à leur aide pour soulager la misère ou les souffrances d'autrui. La sœur du négociant, qui était mariée avec un docteur, était connue dans son quartier comme la providence des pauvres : La charité était chez ces gens une vertu de famille.

Nous parlâmes encore de la louable prévoyance de la cantatrice qui, en plaçant son argent dans une maison de commerce honnête, s'assurait, avec une fortune sans cesse croissante, des garanties contre l'adversité à venir. Et nous déplorâmes l'imprudence de certains artistes qui, après une vie de dissipation, après la perte de leur voix, tombent du luxe le plus effréné dans l'abîme de la misère.

Nous étions encore sur ce sujet lorsque mon ami me montra une grande maison en me disant :

—C'est là que nous devons aller pour notre quête.

Nous sonnâmes, et je lus sur la plaque en cuivre de la porte :

Victor Leemans & Cie.

Nous fûmes introduits par une servante dans une espèce de petit salon. Le négociant parut aussitôt le sourire sur les lèvres.

Tandis que mon ami lui exposait l'objet de sa visite, mon attention fut attiré par un tableau suspendu à la muraille. Je m'approchai, et le